
DÉCOUVERTE
DU LAC NGAMI,
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

EXTRAIT DES LETTRES

Du Révérend DAVID LIVINGSTON

Batées de la station de Kolobeng, 25° Lat. S., 25° Long. E. (de Greenwich),

Et de M. WILLIAM COTTON OSWELL, Esq.

Du service civil de Madras.

Le 1^{er} juin 1849, nous partîmes de Kolobeng pour mon expédition depuis longtemps projetée (1). Mon dessein était de tâcher d'ouvrir un nouveau champ pour nos travaux dans le nord, en traversant ce qu'on nomme le Grand Désert, lequel s'étend très-loin dans la direction du N.-N.-O, et qui a été jusqu'à présent un obstacle insurmontable aux progrès des Européens dans cette direction.

L'an dernier seulement, un parti considérable de Griquas, dans une trentaine de waggons, fit de nombreux et persévérants efforts pour le traverser sur

(1) Ce premier extrait et le suivant sont pris des lettres du Rév. Livingston. Nous les tirons du *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XX, part the first, 1850. (Rév.)

chemin du Bamanguato. De Machué, nous prîmes notre direction générale presque droit au nord ; et après avoir fait 40 milles par des hauteurs de sable et des parties de plaines couvertes çà et là de bouquets d'arbustes, nous atteignîmes le 3 au matin, après avoir abreuvé une fois nos bœufs sur le chemin, à *Lobotani*, un endroit appelé *Sérotli*.

Je regarde *Sérotli* comme le seuil de ce désert dont on parle tant ; je vais donc essayer de vous en donner une idée. Figurez-vous un triste creux de nature sablonneuse, avec une demi-douzaine de trous ou d'enfoncements tels qu'un rhinocéros pourrait les faire en se roulant selon son habitude. Dans un de ces trous il y avait une petite quantité d'eau, la dernière, nous assurait-on, que nous verrions jusqu'à une distance de 70 milles, — c'est-à-dire de trois longues journées en waggons. La provision était mince, pour quatre-vingts bœufs, vingt chevaux et autant d'êtres humains. Nous avions déjà été trois jours sans eau ; mais alors nos bœufs étaient frais, et purent aller ainsi au delà de 63 milles. Les indigènes, qui se mirent activement, aussitôt après leur arrivée, à tirer le sable des petits creux, nous assuraient qu'il y avait là abondance de *metse* (d'eau). Le soir du premier jour nous ouvrîmes deux puits, suffisants pour donner un seau d'eau à chacun de nos chevaux ; mais comme il ne paraissait pas y avoir chance pour les bœufs, jusqu'à ce que d'autres puits fussent ouverts, — et que même alors ils en auraient eu fort peu si l'eau n'avait pas

paru plus abondamment qu'elle ne faisait en ce moment, — nous nous déterminâmes à les renvoyer à 25 milles de là jusqu'à Lobotani, où ils pourraient rester jusqu'à ce que nous fussions certains que le marché fournirait à la demande. Assez tard, dans la matinée du cinquième jour, les pauvres bêtes rejoignirent leurs abreuvoirs, après avoir été quatre jours pleins (96 heures) sans eau. Les chevaux restèrent avec nous, attendu que nous prévoyions trouver assez pour eux, et que sans eux nous serions nous-mêmes à court de provisions. Les trous que nous avions vidés le soir précédent étaient beaucoup plus pleins le lendemain matin, et c'est ce qui arriva invariablement par la suite : il paraît qu'il faut à l'eau le temps de filtrer à travers son lit de sable. Les bœufs revinrent de Lobotani le cinquième jour, après une variété d'accidents qui ne valent pas la peine d'être écrits, mais que je vous raconterai quelque jour, quand nous nous rencontrerons. Nous avions une bonne quantité d'eau pour eux. Après qu'ils se furent abreuvés, nous appareillâmes ; mais la chaleur et les sables ne nous permirent pas de faire plus de 6 milles jusqu'au coucher du soleil.

Le soir du jour suivant, un peu avec l'aide du fouet, nous atteignîmes un endroit appelé *Mokalani* (les Épinés). Notre trochéamètre nous indiquait 25 milles depuis les trous de Sérotli, et notre guide paraissait nous donner à entendre que si nous continuions d'aller aussi lentement, il était très-douteux que nous pussions atteindre la station

étendue sont bordées de chaussees-trapes. Onze de nos chevaux y tombèrent ; — un seul y resta , il est vrai, mais deux des bœufs s'y enterrèrent. Heureusement que nous en avons quelques-uns en plus. Nous-mêmes nous fûmes tous pris au piège, — l'un d'entre nous deux ou trois fois dans une même matinée, pendant qu'il cherchait à découvrir les trous pour en écarter nos animaux. Ces trous sont très-habilement dissimulés; quelquefois on les couvre de roseaux et d'herbes , sur lesquels on répand du sable, ayant soin d'y imprimer des pas d'animaux et d'y déposer de leur fiente. Ces pièges rendent le gibier très-sauvage. L'animal qui y tombe donne l'alarme à tout le troupeau. Alors la troupe s'éloigne, ou s'enfuit dès qu'elle a bu. Depuis l'éléphant jusqu'au daim, rien n'échappe. Pour notre compte, nos chasses ont été assez rudes , et le produit léger ; j'ai cependant tué quelques beaux éléphants mâles. L'éléphant et le buffle sont abondants; le rhinocéros et les autres animaux, très-rares, excepté dans un ou deux endroits. Les Bakoba font une telle chasse aux hippopotames, que c'est à peine si l'on en voit. Les éléphants sont une variété distincte de ceux du Limpopo; ils sont beaucoup plus bas et beaucoup plus petits de dimensions (un animal de 10 pieds est un grand mâle), mais leurs défenses sont fort belles. J'ai vu deux *quouababas* (le rhinocéros à corne droite); j'en ai blessé un, mais je ne l'ai pas eu. Nous avons abattu huit ou neuf *létché* (1). Piet (le

(1) Nouvelle antilope récemment découverte dans l'Afrique

conducteur de mon waggon) a tué le premier, Livingston le second, Murray le troisième. Les cornes du letché ressemblent beaucoup à celles du daim de rivière mâle (waterbuck), et ses habitudes sont absolument les mêmes. Deux autres espèces d'antilopes sont mentionnées par les indigènes. Nous en avons vu une assez semblable au koudou, mais plus légère et plus petite; nous n'avons pas encore vu l'autre. Les lions sont très-rares au long de la rivière et près du lac. Je n'en ai tué que deux.

Reste un grand point à constater : c'est s'il est possible d'arriver par une route intérieure aux établissements portugais du Zambézé. J'espère faire quelque chose pour l'éclaircissement de la question, et en conséquence je me dispose à quitter Cape Town vers la fin du mois. J'ai des lettres d'introduction pour les autorités portugaises, dans le cas où je pourrai arriver jusque-là; je ne prévois aucun danger de la part des indigènes. Selon toute probabilité, nous n'atteindrons pas nous-mêmes les stations de la Zambézé; mais nous pourrons tracer la route à d'autres voyageurs et leur en montrer la possibilité. Livingston doit m'accompagner (1).

Australe. Une peau a été envoyée en Angleterre par M. Oswell, et offerte au British Museum par le capitaine Vardon.

(1) Nous mentionnons dans une autre partie de ce cahier (ci-après) le voyage entrepris tout récemment par M. Galton dans le même but. (RND.)